

NOUVELLES PERSPECTIVES SUR LA RÉFÉRENCE : DES APPROCHES INFORMATIONNELLES AUX APPROCHES INTERACTIONNELLES

Denis APOTHÉLOZ

Université Nancy 2, ATILF

Simona PEKAREK DOEHLER

Université de Neuchâtel

RÉSUMÉ

Le présent fascicule de VERBUM réunit des contributions qui tentent de renouveler les études sur la référence, l'anaphore et la déixis à partir de l'exploration de données conversationnelles. Cet article introductif vise principalement à situer ces travaux dans la recherche actuelle sur la référence discursive. On y examine les principaux postulats et modèles explicatifs qui ont été produits dans le paradigme qualifié ici de "cognitivo-informationnel". Les apports principaux de ces modèles ainsi que leurs limites sont évalués et discutés, notamment par rapport aux données interactives. On examine ensuite quelques exemples qui conduisent à renouveler le regard porté sur la référence dans le cadre d'une position interactionniste, position qui est celle adoptée – de façon plus ou moins radicale – dans les contributions réunies dans ce volume.

ABSTRACT

This volume of VERBUM brings together researchers who work towards a new perspective on reference, anaphora and deixis, based on the analysis of conversational data. The introduction to the volume locates the contributions presented here within the general field of research on discourse reference. The main principles and models emanating from what we call the "cognitivo-informational" approach to reference are outlined. These models are then critically discussed, in particular with regard to their validity for talk-in-interaction. Furthermore, empirical examples of interactional data are provided that call for a renewal of the way we look at reference, showing the possible contribution of an interactionist perspective – a perspective that is represented (to various degrees) by the contributions to this volume.

1. INTRODUCTION

La question de la référence, entendue comme celle du rapport qu'entretient le langage avec ce qui lui est extérieur (qu'on l'appelle "représentation mentale", "monde" ou "réel") occupe une place centrale dans l'histoire de la pensée occidentale. Elle pourrait servir de fil conducteur pour aborder des pans entiers de l'histoire de certaines disciplines, comme la philosophie, l'épistémologie, les sciences du langage, voire la psychologie. De l'Antiquité à nos jours, en effet, les positions et controverses en ce domaine témoignent d'une étonnante continuité, comme le note Nef (1993). Elles se cristallisent autour de doctrines mettant en jeu des façons spécifiques de concevoir la signification, le rapport du langage au monde et à la pensée, les activités mobilisant un système symbolique et, en fin de compte, la connaissance elle-même et ses modes d'élaboration.

Dans le domaine de la linguistique, ces vingt dernières années ont vu un essor important des travaux sur la référence et l'anaphore, sous l'influence notamment du développement de la linguistique du discours et de l'intérêt croissant suscité par les modèles cognitifs ou pragmatiques de l'activité langagière¹. D'abord menés assez souvent dans une perspective textualiste, faisant de la segmentalité et de la séquentialité textuelles le principal (sinon le seul) observable – d'où l'importance excessive longtemps accordée à la notion d'antécédent –, ces travaux ont ensuite donné la préférence à des conceptions davantage "représentationnelles" des processus référentiels et anaphoriques, mettant l'accent sur les mécanismes informationnels, mémoriels et inférentiels liés à ces processus. Cette évolution coïncide avec une prise en compte toujours plus explicite de la représentation mentale construite par le (et à partir du) discours, des circonstances de l'énonciation et des savoirs des participants. Elle n'est sans doute pas sans rapport avec la mise en cause de la doctrine de la fermeture du texte, doctrine dont on sait les liens avec la pensée structuraliste classique.

Examinons rapidement deux exemples qui font voir les raisons de cette évolution :

- (1) *Le nouveau ministre n'est pas venu à la réception. On dit qu'elle était malade.* (in Tasmowski-de Ryck & Verluyten, 1985 ; discuté par Kleiber, 1990b, 40)
- (2) *Drame de l'alcool [= titre]*
Ils buvaient beaucoup et se disputaient autant. Mais vendredi soir, il a saisi un foulard et il l'a étranglée. (Presse, 1992, texte intégral, annonce première page)

Le premier est un cas classique de discordance morpho-syntaxique entre une expression anaphorique (*elle*) et un "antécédent" (*le nouveau mi-*

¹ Travaux dont la présente revue s'est faite partiellement l'écho. Voir en particulier les fascicules 13/1-2, 1990 (*L'anaphore associative*) ; 19/1-2, 1997 (*Référence et anaphore*) ; 22/1, 2000 (*Référence discursive et accessibilité cognitive*) ; 22/4, 2000 (*Référence (pro-)nominale plurielle : aspects linguistiques et psycholinguistiques*).

nistre). Le second est un cas d'anaphore pronominale associative, *il* et *l'* (*la*) désignant respectivement l'homme et la femme du couple dont il est question dans ce court texte². Ces deux séquences mettent en jeu les savoirs empiriques des locuteurs et attestent clairement de l'impossibilité de définir les processus anaphoriques sur la base de propriétés purement textuelles. Ainsi dans (1), ce qui permet de lier le référent de *elle* à l'expression *le premier ministre*, ce ne sont pas des contraintes linguistiques (relatives à l'accord en genre) mais la représentation mentale du premier ministre en tant que femme ou homme, représentation que l'anaphorique peut éventuellement conduire à réviser³. Dans (2), les référents de *il* et de *l'* sont récupérables, "calculables" grâce à notre savoir sur le monde mais aussi à notre expérience de ce qu'est un fait divers et de la façon dont la presse rapporte de tels faits, savoir et expérience qui nous permettent d'associer "drame de l'alcool" et "couple" (ou d'accepter sans difficulté ce type d'association) et ainsi d'en inférer l'existence d'un homme et d'une femme (ou d'accepter rétrospectivement d'interpréter *ils* comme renvoyant aux deux membres d'un couple hétérosexuel). On voit immédiatement que tout modèle qui ne ferait pas une place importante aux représentations et aux activités inférentielles qui sous-tendent l'activité de discours, serait inapte à rendre compte de ce type d'enchaînement discursif, en compréhension comme en production.

Ce sont de telles observations qui ont conduit à redéfinir le fonctionnement des processus référentiels, redéfinition qui s'exprime à travers diverses étiquettes comme celles de *mémoire discursive* (Berrendonner & Reichler-Béguelin, 1989), de *modèle du discours* (Cornish, 1987), de *episodic memory* (Givón, 1995), de *discourse record* (Geluykens, ici même), et d'autres expressions du même type, faisant généralement allusion d'une part au discours, d'autre part à l'idée de représentation ou à celle de mémoire.

2 Nous revenons un peu plus loin sur le deuxième de ces exemples. Pour des données empiriques et une discussion sur ce type d'anaphore, voir également Apothéloz & Reichler-Béguelin (1999) ainsi que Gundel, Hedberg & Zacharski (2000). Ces derniers auteurs considèrent que les anaphores associatives pronominales induisent chez l'interlocuteur une "accommodation", c'est-à-dire une sorte de réparation. Dans notre exemple, la réparation est double puisque, après avoir compris que les pronoms masculin et féminin désignent les membres d'un couple, il s'agit ensuite d'établir que le pronom pluriel *ils* désigne ces mêmes personnes ! Pour une vue extensive du phénomène des anaphores associatives en général, et une discussion des différentes conceptions en présence, voir Kleiber (2001).

3 Cet exemple montre que le processus de désignation et de catégorisation n'est pas accompli par la seule mention du référent, et que ce dernier peut être spécifié ou réinterprété de façon rétrospective lors d'une mention ultérieure. Dans le cas présent, l'énoncé est parfaitement interprétable même hors contexte, c'est-à-dire même si le destinataire ne sait pas si le premier ministre est un homme ou une femme. Le pronom féminin de la seconde mention clarifie ce point sans impliquer la moindre ambiguïté au niveau de la coréférence des deux expressions référentielles. Ce type d'observation, tout comme l'exemple (2), suggère que l'emploi d'un pronom personnel ne présuppose nullement que le destinataire ait déjà à l'esprit le référent que vise ce pronom, mais seulement qu'il ait la possibilité d'y accéder (cf. Kleiber, 1990b, 43 ; Lambrecht, 1994).

Ces expressions indiquent que les processus référentiels ne peuvent être réduits ni à l'occurrence ou la co-occurrence de segments linguistiques dans un texte, ni aux structures sémantiques de celui-ci, pas davantage qu'à des contraintes relevant du système linguistique ; ils s'ancrent dans le savoir (partagé) du destinataire et du destinataire élaboré sur la base du texte, du contexte et de connaissances socioculturelles plus larges (Chafe, 1987, 1994 ; Givón, 1979, 1992, 1995 ; Prince, 1981 ; Reichler-Béguelin, 1988 ; Berrendonner, 1994 *inter alia*). Selon cette perspective, les processus référentiels sont donc ancrés dans les représentations mentales des interlocuteurs et mettent nécessairement en jeu des mécanismes inférentiels complexes. C'est pourquoi leur description et leur compréhension ne peut pas faire l'économie de la dimension pragmatique.

Toutefois, en dépit de leur apport souvent considérable, beaucoup de ces travaux ont été menés dans une perspective qui se caractérise par trois limitations principales : (i) ils portent sur des données qui sont presque toujours monologiques ; (ii) ils n'accordent qu'un rôle très marginal à l'activité de discours dans sa dimension situationnelle, sociale et interactionnelle ; (iii) enfin, les données écrites y jouent un rôle prépondérant. L'une des hypothèses de la présente publication est que ces limitations aboutissent à masquer des fonctionnements par ailleurs courants dans l'exercice quotidien de la parole ordinaire, et risquent ainsi de donner des faits langagiers une représentation déformée⁴.

Cependant on assiste, depuis quelques années, à un renouveau de la problématique de la référence, sous l'influence de courants portant davantage d'attention aux interactions sociales "situées" et cherchant systématiquement à intégrer dans leur problématique les dimensions situationnelle, sociale et praxéologique des activités langagières. Tout en reconnaissant l'apport des travaux antérieurs, et en prolongeant certains des acquis des approches fonctionnelles de la référence, les recherches qui s'inscrivent dans ces courants ont permis de mettre en évidence divers phénomènes qui avaient échappé aux approches antérieures. Rétrospectivement, elles montrent quelles peuvent être les limites d'une linguistique "de cabinet", travaillant sur des exemples forgés, neutralisant les paramètres contextuels et plaçant au centre de sa pratique de recherche une confiance absolue dans l'introspection et les intuitions d'acceptabilité⁵. Par contraste également, elles révèlent l'ambivalence du rapport qu'une partie de la linguistique entretient vis-à-vis des données qui s'écartent de la norme, et la contradiction qu'il y a à se déclarer discipline descriptive et en ce sens scientifique tout en disqualifiant des faits langagiers pourtant courants au motif qu'ils procèdent de dysfonctionnements (cf. Reichler-Béguelin, 1993 ; Schegloff, 1996). De cette pratique résulte un tri des observables éminemment dommageable pour deux

4 Le risque étant alors la circularité du rapport entre les modèles et les données, les premiers légitimant les secondes et celles-ci n'étant reconnues comme valides et donc comme "acceptables" que dans la mesure où elles sont conformes à ce que prévoient les premiers !

5 Pour une critique, voir par exemple Cornish (1999).

raisons au moins : d'une part, parce qu'il donne de la langue et de ses usages une image fortement marquée sociolinguistiquement ; d'autre part parce que, comme le note Reichler-Béguelin (1993), il conduit à confondre dans une même exclusion des monstres artefactuels qu'aucun observateur ne rencontra jamais (sauf, justement, dans des ouvrages de linguistique, où ils sont fabriqués pour les besoins d'une démonstration) et des formulations régulièrement produites et qui le sont – a-t-on envie de dire – à la satisfaction générale de leurs usagers⁶.

La présente livraison de *VERBUM* a précisément pour objectif de réunir quelques contributions qui participent à un renouveau de la problématique de la référence. Ces contributions ont en commun de porter sur des données langagières produites au cours d'interactions en face-à-face. Elles partent du principe que les processus de production et d'interprétation des marques de la référence, de l'anaphore, de la déixis et de la topicalisation sont fondamentalement articulés à la dynamique de l'interaction. De façon générale ces contributions ont en commun de partager l'une ou plusieurs des thèses suivantes, inspirées à un titre ou à un autre de l'analyse conversationnelle ethno-méthodologique :

1. D'abord, il s'agit de prendre au sérieux le fait qu'il n'y a pas de désignation qui ne soit située dans un cadre tout à la fois interactionnel, praxéologique et social. Il ne suffit pas pour cela d'introduire l'allocutaire dans le champs des observables, ni d'insérer à titre de faits auxiliaires quelques éléments de "contexte" ; mais bien plutôt de considérer que l'intelligibilité des opérations de désignation, quelles qu'elles soient, ne peut pas être valablement décrite en dehors de la totalité du cadre de l'interaction. D'où l'absolue nécessité de ne pas dissocier les données langagières du processus communicationnel auquel elles participent avant de les soumettre à analyse ou à évaluation.

2. Les objets ou entités en direction desquels les participants d'une situation d'interaction orientent leur attention, et qui constituent donc les référents, au moins virtuels, de leurs actions de communication, ne sauraient être simplement identifiés à des réalités ontologiques stables, qui préexisteraient à la désignation et seraient en quelque sorte en attente d'être convoquées dans un discours. Ils sont bien plutôt les *produits* des activités menées par les participants, configurés et reconfigurés à travers ces activités. Cette position nous paraît essentielle, en ceci qu'elle permet d'éviter les apories auxquelles conduisent inévitablement toute "discrétisation" et toute réification excessives de la notion de référent⁷.

6 Dans une autre étude, Reichler-Béguelin (1997) montre tout l'intérêt qu'il pourrait y avoir à projeter sur les fonctionnements référentiels une perspective variationniste, perspective traditionnellement cantonnée aux domaines de la phonologie, de la prosodie, du lexique et de la morphosyntaxe.

7 Ces apories ont donné lieu à diverses prises de positions et polémiques sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici. Le lecteur intéressé par cette question pourra consulter les publications suivantes, dont la liste ci-après n'est bien sûr pas ex-

3. L'une des constantes de notre tradition logico-philosophique est de concevoir la référence comme la manifestation d'une intention, elle-même expression d'un sujet de conscience ; certains auteurs vont même jusqu'à en faire un acte illocutoire à part entière. Cependant de multiples observations menées en situation d'interaction montrent qu'il n'est pas rare que des référents apparaissent comme des *émergences* de la mécanique conversationnelle, davantage que comme l'effet d'une opération de discours assignable à tel ou tel énonciateur. Nous aurons l'occasion de voir à plusieurs reprises, dans la présente publication, que dans les conversations ordinaires, la référence, sous son aspect d'identification aboutie d'un objet, n'est souvent pas le fait d'une expression produite à un moment déterminé par un locuteur unique, mais le résultat de plusieurs tours de parole, de sorte qu'elle s'apparente davantage à une *procédure* voire à une négociation. En un mot, elle est *accomplie collaborativement*.

4. Cette idée que la référence n'est pas toujours causalement localisable dans l'occurrence d'une expression entraîne plusieurs conséquences. La plus évidente est de nous rappeler les limites des analyses qui cherchent à associer univoquement des formes et des fonctions. Une autre, non moins essentielle, concerne la notion de contexte. Concevoir la référence comme un phénomène procédural ou comme un effet émergeant (du moins, concevoir qu'elle puisse prendre une telle forme) ne permet plus de considérer le contexte comme un simple apport externe d'informations qui ne viendraient que moduler la mise en œuvre et l'interprétation des événements communicationnels : le contexte devient ici proprement constitutif des phénomènes observés.

On le voit, ces quatre thèses impliquent une prise de distance vis-à-vis des conceptions égocentriques et statiques de la référence, au profit de conceptions sociocentriques et dynamiques. Les perspectives nouvelles qui en découlent, notamment sur l'anaphore, la déixis ou la question du choix des expressions référentielles, peuvent déboucher sur des postures théoriques plus ou moins radicales : mise en cause de la pertinence des facteurs habituellement pris en considération, recherche de nouveaux facteurs (par exemple dans les mécanismes socio-interactionnels), essai de conceptualisation du rapport entre les formes référentielles ou grammaticales et l'organisation de l'interaction, notamment dans sa dimension séquentielle, etc.⁸

Dans cet article introductif, notre objectif est de situer ces recherches dans le débat dominant actuel en matière de processus référentiels. Nous passerons d'abord en revue les principaux postulats ainsi que quelques-unes des

haustive : Mondada & Dubois (1995), Apothéloz & Reichler-Béguelin (1995), De Mulder (1995), Kleiber (1997), Charolles (1997, 2001) ainsi que les contributions réunies dans De Mulder & Schnedecker (2001).

8 Ces courants ou tendances se signalent également, comme c'est généralement le cas en pareille circonstance, par diverses tentatives d'aménagement de la terminologie. C'est ainsi qu'on rencontre de plus en plus souvent, en lieu et place du terme de *référence*, des expressions comme *référenciation*, *processus référentiel*, *stratégie référentielle*, *dispositif référentiel*, *pratique référentielle*, etc.

observations faites dans le paradigme que nous qualifierons de “cognitivo-informationnel” (section 2). Ce paradigme se caractérise par une approche essentiellement fonctionnelle et informationnelle du langage. Nous tenterons d’en dégager les apports principaux tout autant que les limites pour l’étude de données interactives. Nous examinerons ensuite quelques exemples qui conduisent à repenser notre conception du fonctionnement de la référence, et plus spécifiquement de l’anaphore, notamment dans le cadre d’une position interactionniste forte (section 3). Nous dégagerons ainsi un certain nombre de questions et de thèses qui dessinent les contours d’un renouvellement des perspectives sur la référence et auquel participent, chacune à sa manière, les contributions réunies dans ce volume. Cet article introductif se termine par une très rapide présentation de ces contributions (section 4).

2. LE PARADIGME COGNITIVO-INFORMATIONNEL

Dans le domaine de la formulation de la référence, l’un des problèmes qui a peut-être le plus retenu l’attention des chercheurs est de comprendre quels sont les facteurs qui déterminent, du moins conditionnent, le choix des expressions référentielles. C’est à passer en revue quelques travaux qui ont abordé cette question centrale que sont consacrées les lignes qui suivent.

2.1. Le statut cognitif des référents : échelles de familiarité et échelles d’accessibilité

L’un des premiers facteurs qui ait été évoqué comme conditionnant la formulation de la référence, est le degré de topicalité du référent visé. D’abord analysé de façon binaire, en termes de “référents nouveaux” et de “référents donnés” (par exemple Chafe, 1976 ; Clark & Haviland, 1977), ce facteur a ensuite donné lieu à diverses tentatives de raffinements, essentiellement en raison du problème que posent les référents inférables (c’est-à-dire ceux qui sont nouveaux mais néanmoins atteignables par voie d’inférence, et qui donnent lieu en particulier aux anaphores dites associatives ou indirectes). C’est ainsi que Prince (1981) a élaboré une échelle “de familiarité” comportant pas moins de sept degrés, répartis en trois catégories nommées référents “nouveaux”, “inférables” et “évoqués”. Au degré de familiarité le plus bas se trouvent les référents “entièrement nouveaux” (*brand-new*) ; au degré de familiarité le plus élevé, les référents “évoqués”, c’est-à-dire présents dans la mémoire des interlocuteurs au moment de leur mention, soit qu’ils aient déjà été explicitement mentionnés, soit que leur présence dans la situation leur confère un statut d’évidence perceptive. Il convient de préciser que pour Prince, ces différents degrés de familiarité doivent être compris comme des degrés “supposés” : il ne s’agit pas, en effet, de décrire au moyen de cette échelle quelles sont les connaissances contextuelles ou encyclopédiques réelles et effectivement partagées par les interlocuteurs, mais seulement celles que le locuteur prête à son allocutaire ; car ce sont elles et elles seules qui sont susceptibles d’affecter les formulations linguistiques de la référence.

Bien que l’échelle proposée par Prince vise davantage à distinguer différents statuts référentiels qu’à décrire les formulations de la référence, elle incite à explorer la possibilité de corrélérer systématiquement les deux domai-

nes. Ce pas sera franchi avec les travaux de Givón (1983, 1990, 1992), de Chafe (1987, 1994) et surtout d'Ariel (1988, 1990) qui propose, avec sa théorie de l'accessibilité, un modèle des rapports entre les expressions de la référence et le statut mémoriel ou cognitif des référents. Pour l'essentiel, l'hypothèse qui sous-tend cette approche est que le locuteur, se conformant à une rationalité à la fois informationnelle et communicationnelle, accommode ses formulations de la référence à l'accessibilité supposée des référents visés pour le destinataire : moins accessible est un référent, plus grand sera le contenu descriptif de l'expression choisie pour le désigner ; et inversement, plus accessible est un référent, moins grand sera le contenu descriptif de l'expression choisie pour le désigner. Il y a donc un rapport inversement proportionnel (du moins il tend à y avoir un tel rapport) entre l'accessibilité supposée du référent et le contenu informationnel de l'expression sélectionnée pour le désigner. Les divers types d'expressions référentielles que la langue met à notre disposition peuvent donc être regardés comme un système de codage de l'accessibilité des référents que ces expressions sont susceptibles de désigner, autrement dit comme autant de marqueurs de l'accessibilité de ces référents. On décrira ainsi les pronoms clitiques comme des marqueurs d'accessibilité élevée, et les SN définis ou les noms propres comme des marqueurs d'accessibilité basse. Givón (1992) voit dans ce fonctionnement un véritable codage grammatical et le décrit comme un "*grammatical code-quantity principle*" : par son formatage informationnel, l'expression choisie fonctionne comme un indice guidant le destinataire dans l'identification du référent visé.

Selon Ariel (1988, 1990), quatre facteurs principaux font varier l'accessibilité d'un référent à un moment déterminé du discours :

1. La distance, temporelle ou spatiale, qui sépare l'expression référentielle de la précédente désignation du même référent (pour autant qu'il y ait eu une précédente désignation). Le principe est que plus cette distance est grande, moins le référent est accessible.

2. L'existence d'autres référents susceptibles, pour l'expression référentielle choisie, d'entrer en compétition avec celui qui est visé. Le principe est ici que plus il y a de référents potentiels pour interpréter une expression référentielle, moins accessible est le référent visé.

3. La saillance du référent, à savoir son statut discursif ou topical. Plus un référent est saillant, plus il est accessible.

4. Le cadre ou l'espace auquel appartient l'expression référentielle et celui auquel appartient la précédente désignation du même référent. L'idée est ici que l'univers construit par le discours est constitué généralement de plusieurs sous-univers, qui fonctionnent comme des espaces plus ou moins autonomes, pouvant être marqués par l'organisation en paragraphes ou par tout autre système marquant des frontières entre des séquences discursives homogènes. Un référent en voie d'être désigné, et qui l'a déjà été mais dans un autre espace, est moins accessible que s'il l'a déjà été dans le même espace. Ces espaces fonctionnent donc un peu comme des îlots d'accessibilité.

Il est important de préciser que le modèle proposé par Ariel, tout comme les conceptualisations de Givón (1983, 1992, 1995) et de Chafe

(1987, 1994) sont étayés par des études empiriques et des analyses quantitatives, portant principalement sur des corpus de textes narratifs formulés dans différentes langues. Le principe associant une verbalisation minimale à un haut degré d'accessibilité, et une verbalisation plus explicite à un moindre degré d'accessibilité, est censé avoir une validité universelle, les langues variant seulement dans les ressources linguistiques qu'elles offrent pour coder ces différences.

Ce modèle, de même que d'autres relevant du même paradigme, comme celui dit "de la hiérarchie du donné" (Gundel, Hedberg & Zacharski, 1993), repose sur une conception collaborative des processus référentiels et présuppose donc une orientation mutuelle des interlocuteurs. Cette propriété le prédispose à des applications à des données interactives, voire à une approche interactionniste de la référence (cf. Clark & Wilkes-Gibbs, 1986 ; Pekarek, 1999 ; Pekarek Doehler, 2001b). C'est ainsi que certains auteurs travaillant dans ce cadre (Givón, 1992 ; Chafe, 1994) prêtent une attention particulière à la dimension intersubjective des processus interprétatifs de la référence. Dans le post-scriptum de son article de 1992, Givón va jusqu'à affirmer que ce type de modèle est tout à fait apte à traiter ce qu'il appelle le "discours collaboratif". Cependant le transfert de ces modèles dans le domaine des interactions contextualisées rencontre, comme on va le voir, d'assez nombreuses difficultés, de sorte que la possibilité même d'un tel transfert reste encore largement à démontrer.

2.2. La théorie du centrage de l'attention

Les premiers jalons de cette théorie ont été formulés par B. Grosz et C. Sidner à la fin des années soixante-dix. La présentation que nous en faisons ici sera nécessairement succincte. Les contributions réunies dans Walker et al. (1998) donnent une bonne idée de l'état actuel des travaux menés dans ce paradigme. Les lecteurs francophones peuvent également se référer à une livraison récente de *VERBUM* (22/1, 2000) qui comporte trois articles consacrés à ce modèle, dont une présentation générale rédigée par F. Cornish, coordinateur du numéro.

La théorie du centrage de l'attention (souvent abrégée "théorie du centrage") a pour objectif de modéliser les rapports entre les processus de centrage de l'attention des interlocuteurs (en particulier de centrage sur des référents) et la forme des expressions référentielles utilisées, en essayant de rendre compte de la dynamique de ces rapports dans la continuité du discours. Par rapport aux modèles précédents, elle présente l'intérêt de mettre l'accent sur le devenir des foyers attentionnels dans le discours, et sur les corrélats linguistiques que cette dynamique induit au plan des expressions référentielles, notamment anaphoriques. Elle vise donc un véritable traçage des états attentionnels et de leur expression langagière. Au départ l'un des objectifs était d'élaborer, à des fins computationnelles, des algorithmes permettant de simuler l'interprétation référentielle des pronoms et d'autres expressions anaphoriques. La notion de centrage de l'attention, qui permet de faire l'économie de notions spécifiquement linguistiques comme celles de thème, de topic, de focus ou d'autres notions renvoyant à la structure infor-

mationnelle de l'énoncé, confère à ce modèle une dimension psychologique évidente, par quoi il se distingue également des modèles concurrents.

La notion qui est au cœur de ce modèle est celle de "centre". Un centre est un élément de la situation décrite par un énoncé, et auquel ce dernier confère en quelque sorte une existence psychologique. Un référent discursif, au sens habituel de cette expression, est donc un centre. Pour rendre compte de la dynamique discursive des états de l'attention, la théorie du centrage distingue trois types de centres, qu'on peut interpréter comme trois types de statuts attentionnels :

1. Le premier est celui de *centre potentiel*. La plupart des énoncés renvoient à un ensemble de centres potentiels (expression que nous utiliserons pour traduire l'anglais *forward-looking centers*)⁹, qui correspondent aux entités évoquées par cet énoncé via des expressions référentielles.

2. Le deuxième est celui de *centre actuel* (*backward-looking center*). Il correspond à une entité sélectionnée en principe parmi les centres potentiels d'un énoncé E_{i-1} et promue dans un énoncé E_i à un statut de saillance particulier, comparable à ce que désigne habituellement le terme de "topic". Ce statut de centre actuel est typiquement marqué par l'usage d'un pronom ou d'une forme zéro. L'entité qui a le statut de centre actuel établit donc un lien entre l'énoncé où elle figure et le discours antérieur.

3. Les centres potentiels forment un espace organisé. Plus précisément, ils sont ordonnés selon la probabilité de chacun d'eux d'accéder, dans l'énoncé suivant, au statut de centre actuel. Celui des centres potentiels qui a la probabilité la plus grande d'accéder à ce statut est appelé *centre préféré* (*preferred center*) ; il s'agit là du troisième statut attentionnel. La fonction syntaxique est l'un des facteurs qui contribuent à prédéterminer la position d'une entité dans cette échelle ordonnée, et donc à indiquer lequel des centres potentiels est le centre préféré. On sait par exemple qu'une expression référentielle occupant la fonction de sujet syntaxique confère généralement à son référent une saillance ou une agentivité particulière, augmentant ainsi la probabilité de celui-ci de devenir, dans l'énoncé suivant, et pour un temps, le centre topical du discours (donc le centre actuel)¹⁰. D'autres facteurs encore, qu'il n'est pas utile de mentionner ici, contribuent à déterminer la position d'une entité dans l'échelle ordonnée des centres potentiels.

9 Les expressions utilisées par les auteurs du modèle du centrage pour étiqueter leurs notions indiquent clairement les origines computationnelles de ce modèle. Malheureusement elles sont, pour cette raison, difficilement compréhensibles pour le lecteur non initié. C'est pourquoi nous ne reprendrons pas ici les propositions de traduction faites par Cornish (2000), même si celles-ci sont beaucoup plus fidèles à la lettre de l'original.

10 Des travaux de psycholinguistique ont montré que cette régularité statistique induit une stratégie interprétative particulière, dite "stratégie d'assignation au sujet", consistant à attribuer aux pronoms, de façon préférentielle et quelles que soient leurs fonctions syntaxiques, le même référent que celui du syntagme nominal antécédent le plus proche et en position de sujet syntaxique (par ex. Crowley, Stevenson & Kleinman, 1990).

La théorie du centrage n'a pas pour vocation de décrire le traçage attentionnel de séquences discursives longues. Les phénomènes dont elle cherche à rendre compte concernent des séquences discursives présentant une certaine homogénéité sémantique et pragmatique, donc le plus souvent brèves. Ces séquences sont appelées *segments discursifs*. Les notions de centre préféré, de centre potentiel et de centre actuel ne valent donc qu'à l'intérieur de ces segments. La modélisation qu'elles donnent des mécanismes d'anticipation et de confirmation caractéristiques de la dynamique interprétative, sont l'un de points les plus séduisants de la théorie du centrage.

A partir des statuts qui viennent d'être présentés, le modèle décrit plusieurs types de transitions entre énoncés. Par exemple, certaines transitions se caractérisent par le fait que le centre actuel d'un énoncé E_i d'une part est identique à son centre préféré, d'autre part est identique au centre actuel de l'énoncé E_{i-1} : on parlera alors de transition par *continuation* ("*continue*" *transition*). Tel serait le cas de l'enchaînement (3) :

- (3) *Il a ouvert la porte. Puis il est sorti en oubliant sa serviette, comme d'habitude.*

Un autre type de transition est celui qui se caractérise par le fait que le centre actuel de E_i est différent du centre actuel de E_{i-1} et que l'élément occupant le centre actuel de E_i n'en est pas en même temps le centre préféré. Cette transition est appelée *changement subit* ("*rough-shift*" *transition*). Ce type d'enchaînement est illustré par (4). D'autres types de transitions sont ainsi décrits selon le même principe :

- (4) *Puis il est sorti en oubliant sa serviette, comme d'habitude. Marinette en a profité pour la fouiller minutieusement.*

Les auteurs de la théorie du centrage considèrent que les différents types de transitions (4 types majeurs) sont ordonnés selon un principe de *préférences*. Par exemple, la continuation est préférée au changement subit. La notion de préférence telle qu'elle est utilisée ici vise à classer les enchaînements discursifs sur une sorte d'échelle d'acceptabilité. Une séquence de discours est réputée d'autant plus "cohérente" (tel est le terme utilisé par les tenants de la théorie), et donc d'autant plus acceptable, que sa réception induit un parcours attentionnel sans à-coups, dans lequel les ambiguïtés référentielles sont réduites au minimum (selon un principe du moindre effort interprétatif). On le voit, l'usage que le modèle du centrage fait du terme de préférence n'a rien à voir avec celui qu'en font les ethnométhodologues en analyse de la conversation (voir par exemple Sacks, 1987). Alors que pour ces derniers la notion de préférence est purement descriptive et vise à rendre compte de pratiques langagières effectives, le modèle du centrage en fait un usage essentiellement normatif. Ce principe de préférence a été critiqué de l'intérieur même de la théorie. L'une des objections qu'il soulève est que, du point de vue du locuteur comme de l'allocutaire, il suppose un discours planifié excluant toute improvisation. Ce seul fait rend ce principe peu apte à décrire la très grande majorité des échanges langagiers ordinaires, ainsi que le note Brennan (1998), et en confine pratiquement la validité dans l'écrit standardisé¹¹.

11 Cet auteur tente, dans une perspective interactionniste, de réinterpréter le dispo-

On observera également que la théorie du centrage ne tient pas compte non plus de tous les événements non langagiers qui peuvent avoir des effets référentiels, et donc contribuer à introduire des centres potentiels ou des centres préférés dans les états attentionnels des interlocuteurs : événements ou percepts non traduits en discours, actions communicatives ne laissant pas de trace linguistique (corporelles, mimo-gestuelles), etc. En accordant à la trace textuelle une place quasi exclusive, le modèle du centrage hypothèque gravement son applicabilité à des données conversationnelles ordinaires. À cet égard, il apparaît conçu sur la base d'une représentation restrictive de la égalité des discours¹².

1.3. Commentaires

Les approches que nous venons très succinctement de résumer représentent le courant dominant dans la recherche actuelle sur la référence discursive. À l'épreuve des données empiriques, cependant, ces modèles se heurtent à de nombreux faits dont ils ne peuvent rendre compte de façon satisfaisante. Il y a à cela plusieurs raisons. L'une d'elles – peut-être la plus importante – est qu'ils décrivent la formulation de la référence comme un processus principalement (sinon exclusivement) asservi à la fonction référentielle et à son environnement cognitif, c'est-à-dire aux opérations d'identification contextualisée du référent. Or, le choix d'une expression référentielle peut dépendre d'autres facteurs que de l'accessibilité du référent visé ou de son statut attentionnel actuel. Ariel (1990) elle-même a reconnu cette limitation, et Kleiber (1990a) a souligné avec pertinence que l'une des insuffisances du modèle de l'accessibilité est que le rapport qu'il établit entre le contenu descriptif des expressions référentielles et le degré d'accessibilité de leur cible conduit à ignorer d'autres fonctions ou d'autres rendements de ce contenu. Cette critique nous paraît s'appliquer tout aussi bien au modèle du centrage.

Plusieurs phénomènes discursifs, que nous allons maintenant rapidement évoquer, permettent de prendre la mesure de cette insuffisance. Les uns peuvent être rencontrés dans des données qui ne diffèrent pas fondamentalement de celles sur lesquelles travaillent habituellement les modèles qui viennent d'être présentés, c'est-à-dire des données essentiellement monologiques voire écrites. Les autres sont davantage caractéristiques de données conversationnelles.

sitif que décrit la théorie du centrage comme une ressource permettant, dans l'oral spontané, d'accomplir des états d'attention conjointe.

2 Comme autre exemple de modèle formel développant une approche dynamique du discours, et s'inscrivant donc également dans le paradigme que nous avons qualifié de cognitivo-informationnel, il faudrait mentionner encore ici la DRT, ou *Discourse Representation Theory* (Kamp & Reyle, 1993). Cette théorie se donne pour objectif de décrire l'interprétation séquentielle des phrases d'un texte comme autant de mises à jour successives d'états d'information préalables. Ses domaines linguistiques de prédilection sont, comme pour la théorie du centrage, la référence, l'anaphore et la détermination nominale. Pour une présentation générale en français de ce modèle, voir Corblin (2002).

En ce qui concerne les données monologiques, deux types de faits discursifs au moins résistent aux modèles cognitivo-informationnels. Le premier type de faits tient à ce que les comportements langagiers ne sont pas toujours aussi coopératifs que le prédisent ces modèles. Il arrive en effet que les locuteurs donnent la préférence à ce que Leech (1983) appelait le “principe d’économie” au détriment du “principe de clarté”, même si cette préférence se traduit par un coût interprétatif élevé pour l’allocutaire. C’est en particulier ce qui peut se passer quand un pronom est utilisé sans antécédent et de manière associative, comme dans l’exemple (2) examiné au début de cet article. Certes, il a parfois été dit que ce type d’anaphore est caractéristique d’une parole non planifiée ou “relâchée” (Gundel, Hedberg & Zacharski, 2000). Il faut toutefois noter que la formulation que présente (2) est extrêmement caractéristique d’un certain type d’article de presse, d’un jeu de langage propre aux “brèves”, au point que l’anaphore pronominale indirecte y contribue à marquer l’énoncé comme appartenant à ce genre textuel. Vu sous cet angle, cet exemple apparaît comme symptomatique non pas d’un relâchement de la formulation, mais d’une stylisation de l’expression à des fins de marquage du genre textuel¹³! Ce seul fait montre à quel point une analyse minutieuse des données, et la prise en compte des facteurs environnementaux, au sens le plus large de ce terme, peut se révéler décisive pour une bonne compréhension des faits observés.

Le second type de faits rebelles aux approches cognitives et informationnelles provient de ce que toute expression référentielle, qu’elle soit ou non anaphorique, peut être l’occasion pour le locuteur d’apporter des informations nouvelles à propos du référent qu’elle vise à identifier (Maes & Noordman, 1995 ; Apothéloz, 1995 ; Apothéloz & Chanet, 1997). Certaines de ces informations peuvent d’ailleurs concerner non pas le référent, mais le rapport ou l’attitude qu’un sujet entretient avec ce référent, voire avec le destinataire (Allerton, 1996). Quand elles concernent l’attitude qu’un sujet entretient avec le référent, l’opération de référence est qualifiée d’opaque, depuis les travaux de Frege (1892) puis de Quine (1960). La sélection de l’expression référentielle est alors motivée non seulement par la communication de l’identité du référent, mais aussi par l’intention de don-

13 Que la sélection des expressions référentielles puisse obéir à une autre rationalité que celle de l’identification d’un référent n’a en soi rien de nouveau. Il y a vingt-cinq ans, Hinds (1977) avait par exemple montré que le formatage des anaphoriques pouvait servir à marquer les débuts et les fins de paragraphes. Sur ce même phénomène dans les narrations, voir Chafe (1994), qui cite ici même R. Laury. – Par ailleurs, on ne peut manquer d’être frappé par le fait que dans leur recherche d’un rapport univoque entre forme et fonction, la très grande majorité des travaux sur la référence et l’anaphore ne s’attachent qu’à décrire des fonctions ou des rendements *positifs* (quand une formulation est choisie en vertu de propriétés qu’elle a, et que n’ont pas des formulations concurrentes), au détriment des fonctions ou des rendements *négatifs* (quand elle est choisie “faute de mieux”, c’est-à-dire en vertu du fait qu’elle n’a pas certaines propriétés des formulations concurrentes). Sur cette distinction, qui est importante sur le plan pragmatique, voir Apothéloz & Reichler-Béguelin (1999).

ner de celui-ci la même appréhension que celle d'un autre sujet. Par exemple dans (5), celle d'un personnage dans une narration :

- (5) [...] *il y avait quelqu'un déjà qui était assis là. Tiburius le prit de loin pour une vieille femme comme il s'en trouve toujours d'assises dans les représentations de forêts sur les modèles pour le dessin ; il voyait en effet une blancheur dans le sentier, qui lui semblait être un baluchon. Il marcha paisiblement dans la direction de la chose.* (A. Stifter, *Le Chemin forestier*, 277)

L'expression *la chose*, qui recatégorise le référent de la façon la plus vague, vise clairement ici à restituer l'imprécision sous laquelle apparaît au loin, de l'endroit où se trouve le personnage nommé Tiburius, le personnage assis (auquel il est préalablement fait référence au moyen des expressions *quelqu'un* et *une blancheur*). Il est certain que cet effet de sens, préparé par la métonymie *une blancheur* et comparable à ce que, dans le domaine du cinéma, on qualifierait de "caméra subjective", échappe complètement aux modèles cognitivo-informationnels, qui se donnent pour objectif de simuler le choix de l'expression référentielle à partir d'informations sur l'état cognitif des interlocuteurs seulement.

On constate ainsi que même si leurs prédictions peuvent s'avérer, au moins pour certains types de corpus, statistiquement vérifiées, les modèles que nous avons présentés passent à côté de phénomènes discursifs qui, non seulement n'ont rien d'exceptionnels, y compris dans le discours monologal, mais présentent même un intérêt majeur pour la sémantique et la pragmatique du discours.

Mais ce sont bien sûr les données interactives qui défient le plus ces modèles. L'idée selon laquelle le choix des expressions référentielles (de même que leur interprétation) se laisserait expliquer en termes purement référentiels a été sérieusement battue en brèche par plusieurs travaux. C'est ainsi que dans une étude classique inspirée de l'analyse conversationnelle, Fox (1987) a montré comment l'emploi de pronoms à très longue distance, dans l'interaction en face-à-face, s'articule de façon spécifique à l'organisation séquentielle de l'interaction. Une partie de ses analyses porte sur l'emploi de pronoms personnels pour référer à une entité mentionnée pour la dernière fois plusieurs tours de parole auparavant ; autrement dit sur des contextes discursifs pour lesquels les modèles traditionnels prédisent l'occurrence d'une forme nominale "pleine". L'auteur montre que le codage référentiel pronominal a souvent pour effet, dans ces contextes, de signaler que le locuteur retourne à une séquence discursive entamée auparavant, et qui a été momentanément abandonnée sans pour autant avoir été close. Fox illustre ainsi comment le choix d'une forme référentielle est à la fois configuré par l'organisation séquentielle du discours-en-interaction (par exemple par l'agencement des tours de parole) et contribue en retour à rendre cette organisation manifeste et intelligible pour les interlocuteurs.

D'autres travaux ont étudié l'emploi de SN définis pour des anaphores à très courte distance¹⁴. Les analyses classiques de Hinds (1977), de Clancy

14 A partir de données provenant de langues typologiquement différentes (chinois,

(1980) et de Tomlin (1987) sur des données narratives ont démontré que ces emplois, redondants à première vue (ils sont contraires au “grammatical code-quantity principle” évoqué plus haut en 2.1.) servent à démarquer des épisodes ou paragraphes dans la narration. D’autres travaux portant sur des données monologiques autant qu’interactives ont montré que de tels emplois servent à des fins de clarification ou de résolution d’ambiguïtés, de mise en emphase ou encore de stylisation de l’expression (Fox, 1987 ; Maes & Noordman, 1995). Plus récemment, des recherches s’inspirant de l’analyse conversationnelle ont permis d’identifier une nouvelle dimension fonctionnelle de ces emplois, liée à la structuration des activités réciproques et à l’organisation de l’orientation mutuelle des interlocuteurs. Ces emplois ont par exemple été associés à la formulation d’une préface à un récit et au choix d’un destinataire pertinent (Ford & Fox, 1996) ou encore à l’organisation des positionnements réciproques (Pekarek, 1999 ; voir également Laury, 2001).

Tous ces exemples mettent fortement en cause l’idée selon laquelle l’identification du référent constituerait le seul axe fonctionnel du codage grammatical de la référence. Ils montrent que certaines données empiriques, notamment celles provenant de contextes interactifs, présentent un réel défi pour la modélisation de la référence discursive en termes d’accessibilité ou de centrage d’attention. Ces données présentent un certain nombre de faits que ne peuvent saisir ces modèles et qui pourtant se révèlent hautement pertinents pour les processus référentiels. Il en résulte que la validité des modèles cognitivo-informationnels paraît confinée principalement à des séquences linguistiques monologiques, en particulier narratives, mais de toute façon planifiées, comme le sont la plupart des productions écrites standard. L’usage que la théorie du centrage fait de la notion de préférence est à cet égard tout à fait révélateur d’une primauté accordée aux données “normées”. Mais tel est peut-être le prix à payer pour tout modèle qui se propose de formaliser les comportements langagiers, en particulier dans leur dimension sémantique et pragmatique.

A travers les travaux inspirés de l’analyse conversationnelle commence à se faire jour toute la complexité de l’articulation entre les processus référentiels et les structures organisationnelles de l’interaction sociale. Dans la suite de cet article, nous nous consacrerons à esquisser les contours d’une perspective interactionniste forte sur la référence, en passant en revue quelques travaux récents se réclamant plus ou moins explicitement de ce courant. Le lecteur sera ainsi mieux à même de saisir le cadre conceptuel dans lequel s’inscrivent, chacune à leur façon, les contributions réunies dans ce volume.

anglais, japonais, russe et espagnol), Gundel, Hedberg & Zacharski (1993) ont formulé l’hypothèse que l’accessibilité du référent serait uniquement une condition nécessaire, mais non pas suffisante pour le choix de l’expression référentielle. Cette hypothèse invite à poser la question de savoir ce qui, à côté de l’accessibilité ou la centralité du référent dans la représentation mentale, peut contribuer à définir ce choix.

3. LES PROCESSUS RÉFÉRENTIELS ET L'ORGANISATION DE L'INTERACTION SOCIALE

Les travaux que nous allons maintenant présenter, soit relèvent directement de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique – dont les origines remontent à la sociologie interprétative –, soit s'en inspirent fortement, prenant également appui sur des approches fonctionnalistes du discours (à travers des références notamment aux travaux de Du Bois, Givón et Hopper).

3.1. L'approche interactionniste inspirée de l'analyse conversationnelle

La gestion des topics constitue un objet classique de l'analyse conversationnelle, depuis les travaux qu'y a consacrés Sacks (1992, publication posthume) (voir par ex. Button & Casey, 1984 ; Schegloff, 1990 ; Schegloff & Sacks, 1973). Plus récemment (mais voir Schegloff, 1972), les processus référentiels et plus particulièrement anaphoriques ont suscité un regain d'intérêt, notamment dans le cadre d'investigations sur le rapport entre grammaire et interaction sociale. L'objectif de ces recherches est d'explorer les liens complexes entre d'une part les propriétés et possibilités du système linguistique, et d'autre part l'organisation sociale et séquentielle de l'interaction (voir par ex. les articles réunis dans Ochs, Schegloff & Thompson, 1996 ; Ford, Fox & Thompson, 2002 ; Selting & Couper-Kuhlen, 2001 ; pour une présentation récente en français voir Mondada, 2001).

Avant de passer en revue quelques travaux menés dans cette perspective, il convient de rappeler brièvement certains principes de base de l'analyse conversationnelle. Ce courant, central dans la linguistique interactionnelle aujourd'hui, s'intéresse aux procédés ("méthodes") dont se servent les acteurs sociaux pour gérer leurs interactions quotidiennes : comment ouvrir une conversation ? comment prendre un tour de parole ? comment introduire un topic ? etc. La conversation est considérée ici comme la forme fondamentale de l'interaction sociale, et l'analyse conversationnelle s'intéresse à toutes sortes d'interactions (conversations téléphoniques, conversations entre amis, échanges professionnels ou thérapeutiques, etc.). Le discours n'y est pas traité comme un simple produit textuel, donné une fois pour toutes et pouvant être analysé comme un objet inerte, produit par un locuteur ou composé des apports individuels de plusieurs locuteurs. Il est au contraire considéré, avec les éléments contextuels pertinents pour l'interaction, comme le produit d'un accomplissement in situ par les participants, au travers de leur activité conjointe (cf. Garfinkel, 1967). En tant qu'activité pratique, localement accomplie et séquentiellement organisée, le discours repose sur l'orientation mutuelle des participants et la négociation continuelle des cours d'action et des contenus thématiques. Les processus interprétatifs prospectifs et rétrospectifs qu'induit cette orientation mutuelle (Garfinkel, 1967) laissent des traces à la surface du discours. A travers l'étude microscopique de la matérialité du discours – dans ses dimensions segmentales tout autant que suprasegmentales (intonation, pauses, etc.) –, l'analyse conversationnelle cherche à se tenir au plus près des interprétations que les participant eux-mêmes font des activités dans lesquelles ils se trouvent engagés. La démar-

che est donc résolument empirique, centrée sur le déploiement séquentiel des interactions sociales. Une primauté absolue est accordée aux données par rapport à la théorisation, ce qui implique, pour le chercheur, de s'en tenir aux pratiques effectives des acteurs plutôt que de tenter de prédire des occurrences spécifiques de phénomènes, linguistiques ou autres (cf. Schegloff, 1996, 471). D'où, également, le refus de favoriser les phénomènes quantitativement importants et généralisables au dépens des phénomènes "déviant", ces derniers pouvant être significatifs au même titre que ceux relevant de patterns plus répandus.

C'est sous l'influence de l'analyse conversationnelle que commence à se dégager, à partir des années 80, une approche qui insiste sur la nature collaborative des processus référentiels (Auer, 1984 ; Goodwin, 1995 ; dans une perspective différente voir aussi Clark & Wilkes-Gibbs, 1986) et sur leur ancrage dans l'organisation sociale et séquentielle du discours (Fox, 1987 ; Ford & Fox, 1996, *inter alia*). A l'heure actuelle, les phénomènes que ces recherches ont mis en évidence, ainsi que les reformulations conceptuelles qui en résultent, constituent indiscutablement un défi majeur pour les modélisations classiques, "cognitivo-informationnelles" de la référence, et ouvrent de nouvelles perspectives sur les rapports entre les processus référentiels et les interactions sociales. Ces travaux reposent sur un certain nombre de postulats, dont les principaux ont été signalés au début de cet article (section 1) ; ces postulats soulignent la nature émergente et collaborative des objets de référence et leur enracinement dans l'organisation sociale et séquentielle du discours.

C'est ainsi que prennent forme des perspectives inédites sur la référence, mettant en évidence l'articulation complexe entre les processus référentiels et l'organisation sociale et séquentielle du discours. Des motivations nouvelles dans le choix des marqueurs référentiels ont ainsi été identifiées. Il a également été montré comment ce choix contribue à créer l'organisation de l'interaction en cours. Outre la référence, ce choix est apparu lié également à l'organisation des positions mutuelles et des structures de participation (Ford & Fox, 1996 ; Pekarek, 1999 ; Laury, 2001), à l'organisation des paires adjacentes de tours de parole (Fox, 1987) et, de façon plus générale, à l'organisation séquentielle des activités (Pekarek Doehler, 2001b). Dans une étude récente, Ford & Fox (1996) établissent un lien entre le codage grammatical de la référence et la sélection du destinataire. Les auteurs analysent un extrait d'une conversation dans laquelle un locuteur choisit de coder un référent hautement accessible d'abord au moyen d'un pronom, mais se corrige immédiatement pour redéfinir ce référent au moyen d'un syntagme nominal démonstratif (*he had. this guy had...*). Ford et Fox montrent comment le locuteur se sert de ce codage référentiel à deux fins interactives : d'une part pour signaler un changement d'activité, et notamment l'introduction d'un récit dans la conversation ; d'autre part pour attirer l'attention d'un participant moins impliqué dans l'échange et modifier ainsi la structure de participation en redéfinissant les destinataires pertinents. Les auteurs montrent également que le processus référentiel et son fonctionnement interactif s'articulent de façon précise aux dimensions prosodiques et mimogestuelles du discours.

Des résultats de ce type montrent que les ressources linguistiques traditionnellement associées à la gestion de la référence sont aussi utilisées par les locuteurs pour accomplir d'autres sortes d'activités. Ils suggèrent par ailleurs que l'étude de ces ressources nécessite non seulement une analyse des pratiques effectives des locuteurs, mais aussi la prise en compte des principes organisationnels de ces pratiques (dont le déploiement séquentiel est un aspect constitutif et souvent décisif). A cet égard, ces analyses rejoignent des travaux interactionnistes portant sur les constructions syntaxiques traditionnellement associées à la (ré)introduction des topics dans le discours. Certaines recherches sur la dislocation à gauche, notamment, mettent en question le postulat selon lequel l'utilisation de cette construction s'expliquerait de façon satisfaisante par son rôle dans la structuration de l'information. Ainsi, il a été démontré que la dislocation à gauche peut servir de ressource pour gérer l'alternance des tours de parole (Duranti & Ochs, 1979 ; Mondada, 1995), pour introduire un contraste (Geluykens, 1992)¹⁵, pour organiser l'interaction en épisodes (idem) ou encore pour maintenir la préférence pour l'accord dans la conversation (de Fornel, 1988 ; Pekarek Doehler, 2001a).

On le voit, au lieu d'associer systématiquement les formulations de la référence au statut cognitif des référents et à la structuration des contenus discursifs, ces travaux les considèrent comme des options localement accomplies qui reflètent une double propriété du système linguistique : servir à accomplir des activités sociales (dont celle de référer) tout en étant susceptible d'être configuré en retour par ces activités (Goodwin, 1996).

Il devient alors intéressant d'interroger non seulement les contraintes pesant sur les formulations ou les fonctions que ces formulations accomplissent, mais aussi de se demander comment ces formulations ainsi que les activités pratiques auxquelles elles participent contribuent à configurer séquentiellement et socialement l'interaction (Schegloff, 1996 ; Goodwin, 1995, 1996).

3.2. Analyse d'un exemple : l'anaphore à longue distance

L'emploi de pronoms pour l'anaphore à longue distance, phénomène déjà mentionné plus haut, fournit une bonne illustration de ce qui précède. On constate en effet, dans de nombreux cas, que ce qui paraît superficiellement être un codage référentiel insuffisant peut en réalité être expliqué par l'organisation séquentielle de la conversation (Fox, 1987 ; Pekarek Doehler, 2001b). Considérons, à titre illustratif, un exemple tiré d'une conversation entre deux amies (pour une discussion plus détaillée voir Pekarek Doehler, 2000b) :

(6) (SB-A, 729-770)

1P: Natalie asked me about Santa Claus today<
Nathalie m'a demandé au sujet du Père Noël aujourd'hui<

2D: what did she what did she say
qu'est-ce qu'elle a qu'est-ce qu'elle a dit

15 Voir également Cadiot (1992), dans une perspective différente.

- 3P: in the laundromat< she said . mom Santa Claus
dans la laverie< *elle a dit . maman le Père Noël*
 isn't . . I mean d/ is there a for real Sa/ Santa Claus> .
est pas .. je veux d/ est-ce qu'il y a un vrai Pè/ Père Noël> .
 I said a for real Santa Claus you mean a man who lives .
j'ai dit un vrai Père Noël tu veux dire un homme qui vit .
 at the north pole> . she said yeah I said no< . . and she said
au pôle nord> . *elle a dit ouais j'ai dit non*< . . *et elle a dit*
 well who are the other ones< I said well they're the spirit
bon qui sont les autres< *j'ai dit bon ils sont l'esprit*
 of Santa Claus and . they represent Santa Claus< they they're
du Père Noël et . ils représentent le Père Noël< *ils ils sont*
 a picture of Santa Claus
une image du Père Noël
- 4D: they're Santa Claus's agents< .
ils sont les agents du Père Noël< .
- 5P: (laughter) they're pictures of Santa Claus . . is my mike on<
(rire) ils sont des images du Père Noël . . est-ce que mon
micro est en marche<
- 6D: unhunh>
mhmh>
- 7P: oh okay< and
oh okay< *et*
- 8D: it sure is you just damn near broke the damn needle there>
c'est sûr t'as failli casser la fichue aiguille là>
- => 9P: and then she said . . and then she said well who fills the
et puis elle a dit . . et puis elle a dit bon qui remplit les
 stockings< . . and I kind of I said . . love
chaussettes< . . *et j'ai en quelque sorte j'ai dit . . l'amour*
 fills the stockings<
remplit les chaussettes<
- 10D: oh Go:d
bon Dieu: ¹⁶

Dans cette séquence, P rapporte une conversation avec sa fille, Nathalie, sur l'existence du Père Noël. Ce thème est brusquement interrompu entre les lignes 5 et 8 en raison de problèmes liés au microphone. P retourne en-

16 Cet exemple est tiré du *Santa Barbara Corpus of Spoken American English*. Les conventions de transcription sont simplifiées en fonction des objectifs de la présente discussion :

- > intonation montante
- < intonation descendante
- . .. pauses plus ou moins longues
- okay chevauchement des tours de parole
- : allongement d'une syllabe
- / interruption

suite au thème antérieur, à savoir sa fille Nathalie, par le biais d'un pronom non accentué (*she*, ligne 9). Ce qui nous intéresse ici, c'est que l'emploi de ce pronom, bien que situé à une distance de plusieurs tours de parole de la dernière mention de son référent, ne semble causer aucune difficulté pour les interlocuteurs.

Cette occurrence de *she* soulève cependant un certain nombre de questions importantes. En effet, selon les conceptions cognitivo-informationnelles, le pronom non accentué est typiquement utilisé pour référer à des entités hautement accessibles, autrement dit soit déjà activées dans la représentation mentale de l'interlocuteur et donc situées dans le focus de l'attention, soit inférables. C'est pourquoi les pronoms sont généralement considérés comme caractéristiques des contextes à continuité référentielle maximale. Or, dans l'exemple cité, trois faits au moins sont incompatibles avec cette description du fonctionnement des pronoms. Tout d'abord, la dernière mention du référent remonte à plusieurs tours de parole, de sorte que le référent lui-même n'est pas inférable à partir du discours intervenant entre les deux mentions et ne constitue pas un centre potentiel de l'énoncé ou du tour précédant sa mention pronominale. (Il est toutefois évident que ce qui est prédiqué à propos du référent en question contribue à son identifiabilité par l'interlocutrice, cf. infra). Ensuite, entre les deux mentions un autre référent, à savoir le microphone (et l'aiguille qui est censée le tenir en place) a été placé dans le focus de l'attention des interlocuteurs. Dans les termes de la théorie du centrage, il occupe plus exactement, au début du tour 8, le statut de centre actuel et préféré. Enfin, la référence pronominale se situe à un point de rupture par rapport au discours antérieur, et non pas à l'intérieur du même cadre de référence (ou de la même séquence discursive), si bien que, selon la théorie de l'accessibilité, le référent devrait être ici d'autant plus difficilement récupérable.

Comment se fait-il alors qu'une expression référentielle pronominale puisse être utilisée dans ce contexte pour référer à un objet mentionné pour la dernière fois plusieurs tours auparavant ? La question est d'autant plus importante que ce sont normalement les SN lexicaux qui sont typiquement associés à des changements d'épisodes thématiques (Clancy, 1980 ; Tomlin, 1987). On notera à cet égard que le modèle de l'accessibilité et la théorie du centrage contribuent à accréditer l'idée pour le moins discutable suivant laquelle la continuité topicale est la situation de discours par défaut (non marquée) et que la discontinuité topicale est marquée (cf. Cornish, 1999, 2000, 17). Or, ces discordances entre faits et modèles montrent clairement qu'une explication du processus référentiel en termes purement informationnels ne saurait être complètement satisfaisante.

La question qu'il s'agit de résoudre sur le plan du traitement de la référence est donc ici la suivante : comment une entité peut-elle rester accessible (active ou centrale dans la représentation mentale) ou facile à réactiver par-delà une rupture thématique ? Ou encore : vers quoi les interlocuteurs s'orientent-ils quand ils codent et interprètent la référence pronominale, dans le cas où la structure du discours ne fournit pas une base informationnelle suffisante pour ces opérations ?

Cette double question nous oblige tout d'abord à souligner que le discours n'est pas structuré uniquement en termes de contenus informationnels ; il est également structuré en termes d'activités sociales. Les participants s'orientent, comme le dit Schegloff (1990), à la fois vers le '*talk-about*' (discours-contenu) et vers le '*talk-that-does*' (discours-action). Cette double orientation se donne à voir à travers la manière dont l'extrait cité s'organise séquentiellement. D'une part, les interlocuteurs traitent de toute évidence l'interruption contextuelle comme une séquence latérale, ce qui leur permet de maintenir la continuité à la fois de ce dont ils parlent (discours-contenu) et de l'activité même de raconter une histoire (discours-action)¹⁷. Sous cet aspect, l'emploi du pronom peut être interprété comme le signe d'un traitement séquentiel spécifique : il ne fait pas que reprendre un référent mentionné auparavant, il signale également un lien avec une séquence antérieure ; il saute par dessus (*pops over*) une séquence intercalée – d'où le terme *return-pop* proposé par Fox (1987). D'autre part, les interlocuteurs s'orientent de toute évidence vers une organisation locale de leur activité de discours, dans laquelle les tours de parole de P sont les principaux vecteurs de l'histoire racontée, cette histoire elle-même étant structurée à la manière d'une liste, ce qu'indiquent les répétitions de *I said, she said* de la part de P. C'est à l'intérieur de cette organisation séquentielle spécifique que la répétition de *said* par P peut constituer un indice important contribuant à rendre le référent récupérable.

L'organisation séquentielle des activités et leur emboîtement fonctionnent donc ici comme un arrière-plan sur lequel se configure le processus référentiel. Le codage pronominal par-delà une séquence intercalée est rendu possible grâce à la cohérence globale des activités (le récit conversationnel), malgré l'incohérence thématique locale qu'il pourrait provoquer (voir à ce sujet Schegloff, 1990, 64). Le référent de *she* reste facilement récupérable grâce à l'orientation des interlocuteurs vers la façon dont s'agencent séquentiellement leurs activités, et notamment grâce à leur compréhension de ce qui constitue l'activité dominante. Ainsi, cet exemple est une bonne illustration de la façon dont peuvent s'enchevêtrer, dans l'interaction sociale, l'organisation séquentielle des activités, la structuration des contenus et les processus référentiels.

Le principal enseignement qu'on peut tirer de cette analyse est que le choix de l'expression linguistique de la référence et son interprétation par l'interlocuteur ne sont pas de simples fonctions de la centration de l'attention ou des présuppositions du locuteur sur la récupérabilité du référent par l'interlocuteur. Tout semble au contraire se passer comme si ces éléments interagissaient de façon complexe avec l'organisation interactionnelle du

¹⁷ L'absence d'une clôture visible de la séquence intercalée (mais voir le *okay* avec intonation descendante de P à la ligne 7) et d'une nouvelle initiation d'un topic, voire d'une réintroduction de topic sont symptomatiques du fait que les interlocuteurs traitent l'interruption non pas comme une étape thématique substantielle de leur conversation, mais comme une séquence latérale qui met en suspens le récit conversationnel.

discours pour définir à la fois la formulation de la référence et son interprétation. L'analyse de l'exemple (6) suggère d'autre part que l'expression linguistique de la référence peut être utilisée par les interlocuteurs à d'autres fins que celle de référer (cf. Sacks, 1992 ; Schegloff, 1996). Dans le cas présent, le choix d'une expression pronominale permet au locuteur à la fois de signaler son orientation vers une organisation spécifique des activités en cours et d'accomplir du même coup cette organisation.

3.3. Grammaire et interaction sociale

Des observations de ce type conduisent à une position forte en matière de processus référentiels, position qu'on pourrait formuler ainsi : les choix référentiels ne font pas qu'indexer les dimensions contextuelles de l'événement communicatif ; ils contribuent également à créer l'organisation même de cet événement (Hausendorf, 1995 ; Ford & Fox, 1996 ; Mondada, 1995 ; Pekarek Doehler 2000a ; voir également Sacks, 1992, et Schegloff, 1972). Cette thèse peut déboucher sur une nouvelle façon de penser le rapport entre formes linguistiques et fonctions communicatives, qui mette davantage l'accent sur la configuration locale des choix formels, leur articulation à la dynamique des activités en cours et leur interaction avec l'organisation séquentielle et sociale du discours.

Cet objectif relève d'une entreprise plus générale qui a récemment pris forme au sein d'une approche interactionniste de la grammaire, inspirée à la fois de l'analyse conversationnelle d'orientation ethnométhodologique et, en partie, de l'analyse fonctionnelle du discours. Il s'agit dans ce cadre d'étudier comment les ressources linguistiques sont utilisées par les interlocuteurs à des fins interactives, et comment elles émergent, se configurent et reconfigurent à travers les cours d'actions (voir les études réunies dans Ochs, Schegloff & Thompson, 1996 ; Ford, Fox & Thompson, 2002 ; Selting & Couper-Kuhlen, 2001). Cette entreprise rejoint certains travaux récents qui, quoique dans d'autres perspectives, cherchent à comprendre le système linguistique dans l'optique de l'interaction sociale (Roulet et al., 2001) ou dans la perspective du discours comme activité pratique (Bronckart, 1997). Quel que soit le cadre théorique dont ils se réclament, ces courants ont en commun de mettre en cause les modèles monologiques de la langue et incitent à repenser nombre de catégories analytiques et de concepts théoriques relevant des approches plus classiques du fait grammatical.

Pour éviter tout malentendu, soulignons encore un dernier point. De la lecture de ce qui précède, le lecteur pourrait conclure que les thèses ou conceptions théoriques qui viennent d'être exposées sont liées à des types particuliers de corpus linguistiques et ne valent pratiquement que pour ceux-ci. Il n'en est évidemment rien. S'il est vrai que l'analyse de données interactionnelles conduit inévitablement à mettre au jour des faits nouveaux, des fonctionnements peu fréquents et non immédiatement visibles dans d'autres types de données, il n'en demeure pas moins que ces faits et fonctionnements sont susceptibles d'être rencontrés dans tout type de corpus, y compris dans l'écrit le plus standardisé. Que leur mise au jour doive beaucoup à un intérêt grandissant pour les données conversationnelles les plus ordinaires,

cela est évident. Mais ce serait une erreur de penser que les conclusions auxquelles ils conduisent ne sont valides que pour ce type de données.

4. LES CONTRIBUTIONS À CE VOLUME

Ronald Geluykens s'intéresse à la façon dont les locuteurs signalent l'introduction d'un nouveau référent dans le discours. Il souligne que dans les interactions ordinaires, la référence est nécessairement inscrite dans la dimension séquentielle de la conversation, qu'elle est donc un processus graduel qui se prépare et s'accomplit à travers la mécanique interactionnelle. Il en résulte qu'elle peut échouer ou réussir imparfaitement, et qu'elle est susceptible d'être constamment négociée et renégociée. Dans cette perspective, l'auteur analyse les dispositifs linguistiques mis en œuvre par le locuteur pour annoncer et mettre en relief l'occurrence d'une nouvelle expression référentielle (au moyen d'expressions du type *quant à*, *d'ailleurs*, etc.), dispositifs qu'il nomme *initiateurs* et dont il dresse un inventaire. L'auteur montre que les initiateurs jouent un rôle important dans la négociation de la référence et dans la gestion conjointe des contenus, dans la mesure où ils attirent l'attention de l'interlocuteur sur le fait qu'un nouveau référent va être introduit.

Heiko Hausendorf explore le fonctionnement interactionnel des expressions déictiques du type *ici*, *nous* et *maintenant*. L'auteur montre que le locuteur, en utilisant ces expressions, ne fait pas que référer : il catégorise l'autre ou lui-même et rend pertinentes des catégories sociales pour et dans l'interaction. L'auteur défend l'idée que ce qu'on appelle habituellement la déixis sociale ne se limite pas aux phénomènes de politesse traditionnellement traités sous cette étiquette : la déixis sociale est au contraire inscrite dans l'activité même de référer dans la mesure où les locuteurs, en se servant d'expressions déictiques, se rendent mutuellement manifeste leur compréhension des identités sociales pertinentes pour leur interaction. Une conséquence qui découle de cette analyse est que les référents, de même que la catégorisation sociale, ne préexistent pas à l'acte de référence ou à l'activité de discours, mais sont construits à travers cette activité.

Ritva Laury s'intéresse quant à elle à l'occurrence d'expressions référentielles qui échappent aux prédictions générées par la plupart des modèles cognitifs de la référence. A cet égard, sa contribution peut être lue comme un complément de ce que nous avons nous-mêmes écrit dans cet article introductif. Son analyse porte plus particulièrement sur l'utilisation d'expressions indéfinies pour la référence à des entités qui ont déjà été mentionnées antérieurement dans le discours. A partir d'exemples tirés du *Corpus of Spoken American English*, l'auteur montre que dans la conversation, les processus référentiels ne peuvent pas être expliqués sur la base de critères cognitifs uniquement, tels l'accessibilité du référent ou sa centralité attentionnelle. Elle illustre que, tout au contraire, ces processus s'articulent à la structuration de l'interaction en tant qu'activité sociale séquentiellement organisée, et qu'ils sont liés aux structures de participation et aux activités des interlocuteurs telles qu'elles émergent au cours de l'interaction.

Partant d'un bilan des travaux menés en analyse conversationnelle sur la gestion des topics, **Lorenza Mondada** interroge les méthodes dont se servent les locuteurs pour organiser thématiquement leur discours, par exemple pour introduire un nouveau topic. Ses analyses soulignent d'une part le caractère localement accompli et procédural du topic, d'autre part la façon dont s'articulent, dans la gestion des topics, les ressources linguistiques et l'organisation séquentielle de l'interaction. L'auteur montre ainsi comment la gestion du topic peut servir de ressource pour résoudre un problème d'alternance de tours de parole, et inversement, comment la gestion des paires adjacentes peut être mise à profit pour développer des topics. Sur la base de ces analyses, l'auteur argumente en faveur d'une nouvelle conception des ressources linguistiques dans l'optique d'une grammaire-pour-l'interaction, c'est-à-dire "une grammaire dont la logique émergente est compatible avec celle de l'organisation séquentielle de l'interaction".

RÉFÉRENCES

- ALLERTON D. (1996), "Proper names and definite descriptions with the same reference", *Journal of Pragmatics* 25/5, 621-634.
- APOTHÉLOZ D. (1995), *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*, Genève, Droz.
- APOTHÉLOZ D. & REICHLER-BÉGUELIN M.-J. (1995), "Construction de la référence et stratégies de désignation", *TRANEL (Travaux neuchâtelois de linguistique)* 23, 227-271.
- APOTHÉLOZ D. & REICHLER-BÉGUELIN M.-J. (1999) "Interpretations and functions of demonstrative NPs in indirect anaphora", *Journal of Pragmatics* 31, 363-397.
- APOTHÉLOZ D. & CHANET C. (1997), "Défini et démonstratif dans les nominalisations", in de Mulder W., Tasmowski-De-Ryck L. & Vetter C. (éds), *Relations anaphoriques et (in)cohérence*, Amsterdam, Rodopi, 159-186.
- ARIEL M. (1988), "Referring and accessibility", *Journal of Linguistics* 24, 65-87.
- ARIEL M. (1990), *Accessing noun-phrase antecedents*, London, Routledge.
- AUER P. (1984), "Referential problems in conversation", *Journal of Pragmatics* 8, 627-648.
- BERRENDONNER A. (1994), "Anaphores confuses et objets indiscrets", in Schnecker C., Charolles M., Kleiber G. & David J. (éds), *L'anaphore associative*, Metz, Université de Metz, et Paris, Klincksieck, 209-230.
- BERRENDONNER A. & REICHLER-BÉGUELIN M.-J. (1989), "Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique", *Langue française* 81, 99-125.
- BRENNAN S.E. (1998), "Centering as a psychological resource for achieving joint reference in spontaneous discourse", in Walker M.A., Joshi A.K. & Prince E.F. (éds), *Centering Theory in Discourse*, Oxford, Clarendon Press, 227-249.
- BRONCKART J.-P. (1997), *Activités langagières, textes et discours*, Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- BUTTON G. & CASEY N. (1984), "Generating topic : The use of topic initial elicitors", in Atkinson J.M. & Heritage J. (éds), *Structures of Social Action : Studies in Conversation Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 167-190.
- CADIOT P. (1992), "Matching syntax and pragmatics : a typology of topic and topic-related constructions in spoken French", *Linguistics* 30, 57-88.

- CHAFE W. (1976), "Givenness, contrastiveness, definiteness, subjects, topics, and points of view", in Li C.N. (ed.) *Subject and topic*, New York, Academic Press, 25-56.
- CHAFE W. (1987), "Cognitive constraints on information flow", in Tomlin R. (ed.), *Coherence and grounding in discourse*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 21-51.
- CHAFE W. (1994), *Discourse, consciousness and time*, Chicago/London, University of Chicago Press.
- CHAROLLES M. (1997), "Identité, changement et référence pronominale", in Kleiber G., Schnedecker C. & Tyvaert J.-E. (éds), *La continuité référentielle*, Metz, Université de Metz, et Paris, Klincksieck, 71-95.
- CHAROLLES M. (2001), "Référents évolutifs et évolution de la référence", in de Mulder W. & Schnedecker C. (éds), 39-99.
- CLANCY P. (1980), "Referential choice in English and Japanese narrative discourse", in Chafe W. (ed.), *The pear stories : Cognitive, cultural and linguistic aspects of narrative production*, Norwood, N.J., Ablex, 127-201.
- CLARK H. & HAVILAND S. (1977), "Comprehension and the given-new contrast", in Freedle R. (ed.), *Discourse Production and Comprehension*, vol. 1, Norwood, Ablex, 1-40.
- CLARK H. & WILKES-GIBBS D. (1986), "Referring as a collaborative process", *Cognition* 22, 1-39.
- CORBLIN F. (2002), *Représentation du discours et sémantique formelle*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CORNISH F. (1987), "Anaphoric pronouns : under linguistic control or signalling particular discourse representations ?", *Journal of Semantics* 5, 233-260.
- CORNISH F. (1999), *Anaphora, discourse, and understanding. Evidence from English and French*, Oxford, Oxford University Press, Clarendon Press Series.
- CORNISH F. (2000), "L'accessibilité cognitive des référents, le Centrage d'attention et la structuration du discours : une vue d'ensemble", *Verbum* 22/1, 7-30.
- CRAWLEY R.A., STEVENSON R.J. & KLEINMAN D. (1990), "The use of heuristic strategies in the interpretation of pronouns", *Journal of Psycholinguistic Research* 19/4, 245-264.
- DURANTI A. & OCHS E. (1979), "Left dislocation in Italian conversation", in Givón T. (ed.), *Discourse and syntax*, New York, Academic Press, 377-416.
- FORD C. & FOX B. (1996), "Interactional motivations for reference formulation : "He had. This guy had, a beautiful, thirty-two O:lds"", in Fox B. (ed.), *Studies in Anaphora*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 145-168.
- FORD C., FOX B. & THOMPSON S. (2002), *The language of turn and sequence*, Oxford, Oxford University Press.
- FORNEL (de) M. (1988), "Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation", *Langue française* 78, 101-123.
- FOX B. (1987), *Discourse structure and anaphora*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FREGE G. (1892), "Über Sinn und Bedeutung", *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100, 25-50. Traduction française : "Sens et dénotation", in Frege G., *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1971, 102-126.
- GARFINKEL H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall.

- GELUYKENS R. (1992), *From discourse process to grammatical construction. On left-dislocation in English*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- GIVÓN T. (1979), *On understanding grammar*, New York, Academic Press.
- GIVÓN T. (1983), "Topic continuity in spoken English", in Givón T. (ed.), *Topic continuity in discourse : quantified cross-language studies*, Amsterdam, John Benjamins.
- GIVÓN T. (1990), *Syntax : a functional-typological introduction*, vol. I & II, Amsterdam, John Benjamins.
- GIVÓN T. (1992), "The grammar of referential coherence as mental processing instructions", *Linguistics* 30/1, 5-55.
- GIVÓN T. (1995), *Functionalism and grammar*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- GOODWIN Ch. (1995), "The negotiation of coherence within conversation", in Gernsbacher M. & Givón T. (eds), *Coherence in spontaneous texts*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 117-137.
- GOODWIN Ch. (1996), "Transparent vision", in Ochs E., Schegloff E.A. & Thompson S. (eds), 370-404.
- GUNDEL J. K., HEDBERG N. & ZACHARSKI R. (1993), "Cognitive status and the form of referring expressions in discourse", *Language* 69, 274-307.
- GUNDEL J. K., HEDBERG N. & ZACHARSKI R. (2000), "Statut cognitif et forme des anaphoriques indirects", *Verbum* 32/1, 79-102.
- HAUSENDORF H. (1995), "Deixis and Orality : explaining games in face-to-face interaction", in Quasthoff U. (ed.), *Aspects of oral communication*, Berlin/New York, de Gruyter, 181-197.
- HINDS J. (1977), "Paragraph structure and pronominalization", *Papers in Linguistics* 10/1-2, 77-99.
- KAMP H. & REYLE U. (1993), *From discourse to logic*, Dordrecht, Kluwer.
- KLEIBER, G (1990a), "Marqueurs référentiels et processus interprétatifs : pour une approche "plus sémantique"", *Cahiers de Linguistique Française* 11, 241-258.
- KLEIBER, G. (1990b), "Quand il n'a pas d'antécédent", *Langages* 97, 24-50.
- KLEIBER G. (1997), "Référents évolutifs et pronoms : une suite", in Kleiber G., Schnedecker C. & Tyvaert J.-E. (éds), *La continuité référentielle*, Metz, Université de Metz, et Paris, Klincksieck, 115-148.
- KLEIBER G. (2001), *L'anaphore associative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LAMBRECHT K. (1994), *Information structure and sentence form. Topic, focus, and the mental representations of discourse referents*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LAURY R. (2001), "Definiteness and reflexivity : Indexing socially shared experience", *Pragmatics* 11/4, 401-420.
- LEECH G. (1983), *Principles of Pragmatics*, London, Longman.
- MAES A.A. & NOORDMAN L.G.M. (1995), "Demonstrative nominal anaphors : a case of nonidentificational markedness", *Linguistics* 33, 255-282.
- MONDADA L. (1995), "La construction interactionnelle du topic", *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage* (Université de Lausanne) 7, 111-135.
- MONDADA L. (2001), "Pour une linguistique interactionnelle", *Marges linguistiques* 1, <http://www.marges-linguistiques.com>.

- MONDADA L. & DUBOIS D. (1995), "Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation", *TRANEL (Travaux neuchâtois de linguistique)* 23, 273-302.
- MULDER (de) W. (1995), "Prolégomènes à une théorie mentaliste des référents évolutifs", *Sémiotiques* 8, 109-131.
- MULDER (de) W. & SCHNEDECKER C. (éds) (2001), *Les référents évolutifs. Entre linguistique et philosophie*, Metz, Université de Metz, et Paris, Klincksieck.
- NEF F. (1993), *Le langage, une approche philosophique*, Paris, Bordas.
- OCHS E., SCHEGLOFF E.A. & THOMPSON S. (eds) (1996), *Interaction and grammar*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PEKAREK S. (1999), "Linguistic forms and social interaction : why do we specify referents more than is necessary for their identification ?", in Verschueren J. (ed.), *Pragmatics in 1998*, Antwerp, International Pragmatics Association, 427-448.
- PEKAREK DOEHLER S. (2000a), "Anaphora in conversation : Grammatical coding and preference organization", *U. Penn Working Papers in Linguistics* 7.1, 183-195.
- PEKAREK DOEHLER S. (2000b), "Long distance pronominal anaphora : a grammar-in-interaction account", *Proceedings of the Discourse Anaphora and Reference Resolution Conference (DAARC2000)*, Lancaster, University Centre for Computer Corpus Research on Language Technical Papers, vol. 12, 185-196.
- PEKAREK DOEHLER S. (2001a), "Dislocation à gauche et organisation interactionnelle", *Marges Linguistiques* 2, 177-194, <http://www.marges-linguistiques.com>.
- PEKAREK DOEHLER S. (2001b), "Referential processes as situated cognition : pronominal expressions and the social co-ordination of talk", in Enikő Németh T. (ed.), *Cognition in Language Use : Selected papers from the 7th International Pragmatics Conference*, vol. 1, 302-316.
- PRINCE E.F. (1981), "Toward a taxonomy of given-new information", in Cole P. (ed.), *Radical pragmatics*, New York, Academic Press, 222-255.
- QUINE W.V.O. (1960), *Word and Object*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press.
- REICHLER-BÉGUELIN M.-J. (1988), "Anaphore, cataphore et mémoire discursive", *Pratiques* 57, 15-44.
- REICHLER-BÉGUELIN M.-J. (1993), "Faits déviants et tri des observables", *TRANEL (Travaux neuchâtois de linguistique)* 20, 89-109.
- REICHLER-BÉGUELIN M.-J. (1997), "Stratégies référentielles et variation", *Langue française* 115, 101-110.
- ROULET E., FILLIETTAZ L. & GROBET A. (2001), *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Peter Lang.
- SACKS, H. (1987 [1973]), "On the preference of agreement and contiguity in sequences in conversation", in Button G. & Lee J.R. (eds), *Talk and social organization*, Clevedon, Multilingual Matters, 54-59.
- SACKS H. (1992), *Lectures on conversation*, Oxford, Blackwell.
- SCHEGLOFF E.A. (1972), "Notes on a conversational practice : formulating place", in Sudnow D. (ed.), *Studies in social interaction*, New York, Free Press, London, Macmillan, 75-119.
- SCHEGLOFF E.A. (1990), "On the organization of sequences as a source of 'coherence' in talk-in-interaction", in Doval B. (ed.), *Conversational organization and its development*, Norwood, Ablex, 51-77.

- SCHEGLOFF E.A. (1996), "Some practices for referring to persons in talk-in-interaction : a partial sketch of a systematics", in Fox B. (ed.), *Studies in anaphora*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 437-485.
- SCHEGLOFF E.A. & SACKS H. (1973), "Opening up Closings", *Semiotica* 8, 289-327.
- SELTING M. & COUPER-KUHLEN E. (eds) (2001), *Studies in interactional linguistics*, Amsterdam, John Benjamins.
- TASMOWSKI-DE RYCK L. & VERLUYTEN P. (1985), "Control mechanisms of anaphora", *Journal of Semantics* 4, 341-370.
- TOMLIN R.S. (1987), "Linguistic reflections of cognitive events", in Tomlin R. (ed.), *Coherence and grounding in discourse*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 454-477.
- WALKER M.A., JOSHI A.K. & PRINCE E.F. (eds) (1998), *Centering Theory in Discourse*, Oxford, Clarendon Press.